

# EXCLUSION SOCIALE : LE PASSAGE DE LA LITTÉRATURE BEUR À LA LITTÉRATURE DE BANLIEUE DANS *RUE DES PÂQUERETTES* DE MEHDI CHAREF<sup>1</sup>

**Yusuf Topaloğlu**

Université d'Istanbul-Cerrahpaşa, Turquie  
[yusuf.topaloglu@iuc.edu.tr](mailto:yusuf.topaloglu@iuc.edu.tr)

**Ali Tilbe**

Université d'Istanbul-Cerrahpaşa, Turquie  
[ali.tilbe@iuc.edu.tr](mailto:ali.tilbe@iuc.edu.tr)

**Gökhan Dinar**

Université de la Défense Nationale, Turquie  
[gokhandinar@gmail.com](mailto:gokhandinar@gmail.com)

**Kamil Civelek**

Université d'Atatürk, Turquie  
[ckamil@atauni.edu.tr](mailto:ckamil@atauni.edu.tr)

<https://doi.org/10.29081/INTERSTUDIA.2025.38.05>

## *Résumé:*

Cet article analyse *Rue des Pâquerettes* (2018) de Mehdi Charef comme une œuvre charnière entre la littérature Beur et la littérature de banlieue, à partir d'une approche thématique. En revisitant l'expérience de l'exclusion à travers le regard d'un enfant, Charef renouvelle la poétique du témoignage issue de la génération Beur. Le roman abandonne l'argot et le Verlan pour une langue simple, directe et silencieuse, où la parole devient acte éthique. Le bidonville de Nanterre y apparaît comme un espace de mémoire et de dignité, plutôt qu'un lieu de misère. Par cette esthétique du silence moral, Charef transforme la colère en compassion et la marginalité en humanité. *Rue des Pâquerettes* illustre ainsi le passage d'un réalisme social à une écriture de la résistance intérieure et de la reconnaissance de l'autre. **Mots-clés** : littérature Beur, littérature de banlieue, Mehdi Charef, silence éthique, identité postcoloniale.

## *Abstract:*

This article examines *Rue des Pâquerettes* (2018) by Mehdi Charef as a transitional work between Beur literature and banlieue literature, focusing on its thematic dimensions. Rooted in the socio-historical context of postcolonial migration

---

<sup>1</sup> Cet article, intitulé «L'exclusion sociale dans le témoignage d'une enfance invisible : La réalité de la banlieue et la littérature beur dans le roman Rue des pâquerettes de Mehdi Charef», a été présenté en communication au colloque *Formes discursives. Connectivité et mobilité à travers les cultures*, tenu à Bacău (Roumanie), les 30–31 octobre 2025.

from North Africa to France, the novel revisits the experience of marginalisation through the eyes of a child narrator. Moving beyond the sociological realism of early Beur writing, Charef establishes a new aesthetic of ethical silence, where language becomes a medium of dignity rather than resistance. Through a minimalist style and the absence of Verlan or argot, *Rue des Pâquerettes* transforms linguistic simplicity into moral clarity. The analysis highlights how Charef replaces anger with empathy, speech with silence, and exclusion with quiet endurance. The study argues that *Rue des Pâquerettes* exemplifies an ethical evolution in migrant writing : from a literature of testimony to a literature of compassion and human resilience.

**Keywords:** *Beur literature, banlieue fiction, Mehdi Charef, ethical silence, postcolonial identity.*

## Introduction

Les vagues migratoires qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont profondément modifié la structure socio-économique de la France, en particulier à partir des années 1950. Prolongement du passé colonial, l'arrivée massive des travailleurs algériens, marocains et tunisiens installés dans les banlieues industrielles a entraîné une marginalisation durable : logements précaires, isolement culturel, emplois pénibles et exclusion urbaine. La deuxième génération, née en France, s'est retrouvée dans un entre-deux identitaire, ni totalement française ni pleinement maghrébine. Cette situation a donné naissance, dès les années 1980, à la littérature Beur, un espace d'expression où les écrivains postcoloniaux ont abordé langue, identité et appartenance. Comme le note Hargreaves, ces auteurs sont des « témoins qui font œuvre de sociologues » (Hargreaves, 2014: 3), leurs textes jouant à la fois un rôle documentaire et éthique. À partir des années 1990, la littérature Beur évolue vers la littérature de banlieue, qui dépasse la seule origine maghrébine et se caractérise par une esthétique fondée sur l'oralité, le Verlan, la musique et le rythme. Goudaillier souligne que le « français des cités » devient une langue de contre-légitimité brisant les normes du français standard (Goudaillier, 2002). Dans ce double mouvement, Charef joue un rôle fondamental : *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) est perçu comme le texte fondateur de la littérature Beur, tandis que *Rue des Pâquerettes* (2018) propose une relecture épurée des thématiques de pauvreté, silence, dignité et identité.

Cette étude entend analyser *Rue des Pâquerettes* comme un texte charnière reliant littérature Beur et littérature de banlieue. Le roman dépasse la simple histoire migratoire pour devenir un témoignage silencieux de la deuxième génération. L'analyse portera sur l'usage du français comme outil d'appartenance ou d'exclusion, ainsi que sur les thèmes récurrents de migration, enfance, famille et pauvreté, à partir du cadre théorique fourni par les travaux de Hargreaves (2014), Sebkhî (1999), Vitali (2009; 2011), Cello (2008), Goudaillier (2002), Podhorná-Polická (2010) et Vašková (2011). La recherche met également en lumière l'éthique du silence observée chez Charef. Contrairement au discours contestataire des écrivains Beur des années 1980, *Rue des Pâquerettes* adopte une langue simple, sans Verlan ni argot, portée par un narrateur enfant. Ici, la langue devient moins un instrument de révolte qu'une forme de résistance intérieure. Ce passage de la colère à la sobriété discursive illustre l'évolution de la voix Beur vers une parole introspective centrée sur l'invisibilité sociale.

La problématique s'articule autour de trois niveaux : social (effets de la migration sur l'identité), linguistique (français comme outil d'assimilation et

d'expression) et esthétique (langue comme résistance). La méthodologie s'inspire de la théorie postcoloniale (Hargreaves, 2014; Thomas, 2013), des analyses sociolinguistiques (Goudaillier, 2002) et de l'esthétique du témoignage (Vitali, 2009; Cello, 2008), ainsi que du modèle d'acculturation de Tilbe (2021), qui permet d'interpréter *Rue des Pâquerettes* dans la continuité historique de la littérature Beur. Ainsi, *Rue des Pâquerettes* apparaît comme une œuvre qui, quarante ans après *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, revisite les mêmes problématiques sous une forme plus sobre et mature. Le roman incarne à la fois la continuité et la transformation de l'esthétique Beur, constituant une contribution majeure à la littérature des invisibles et au récit de la migration en France.

### **1. La littérature Beur et la littérature de banlieue**

La littérature Beur, née dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, constitue une expression centrale des identités issues des migrations postcoloniales. Les arrivées d'Algérie, du Maroc et de Tunisie ont installé les familles immigrées dans des banlieues marquées par la pauvreté, conditionnant la production littéraire ultérieure (Hargreaves, 2014 ; Duchêne, 2002 ; Messili & Ben Aziza, 2004). Le terme *Beur*, issu du Verlan, devient un symbole de réappropriation identitaire (Goudaillier, 2002 ; Podhorná-Polická, 2010). Ces auteurs, nés en France, vivent une identité interstitielle qualifiée d'*intranger*, « étranger dans son propre pays » (Vitali, 2011: 7), générant des tensions linguistiques et culturelles (Vitali, 2009: 172-174). Le mouvement commence avec *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) de Charef, révélant la voix marginalisée des jeunes immigrés (Hargreaves, 2014 ; Tilbe & Topaloğlu, 2024). Les premiers textes relèvent d'une narration autobiographique et d'une quête de légitimité, d'une « littérature naturelle » jugée illégitime (Sebkhi, 1999: 1-3). Cependant, l'argot, le Verlan et l'oralité deviennent des marques esthétiques. Le français des cités constitue une contre-légitimité (Goudaillier, 2002), tandis que la verlanisation agit comme stratégie identitaire (Podhorná-Polická, 2010). Tilbe & Topaloğlu (2020; 2025) soulignent le rôle central de cette créativité. Dans les années 1990, la littérature Beur s'oriente vers une dimension urbaine plus collective. Elle « cède la place à une littérature de banlieue plus sociale et moins ethnicisée » (Hargreaves, 2014). Guène, Djaïdani et Begag montrent une exclusion partagée (Vitali, 2009; Reeck, 2012). La voix autobiographique devient polyphonique et multiethnique, intégrant Verlan, hip-hop et argot (Podhorná-Polická, 2010 ; Vašková, 2011). Le narrateur enfant de Begag (1986) annonce celui de *Rue des Pâquerettes* (Tilbe & Topaloğlu, 2023). Charef occupe une place charnière : son écriture minimaliste incarne un « réalisme qui témoigne sans être militant » (Hargreaves, 2014: 4). Pour Vitali (2011), cette évolution mène vers une *post-migration literature* centrée sur la réalité locale ; Reeck (2012) insiste sur la pluralité croissante des voix. La littérature de banlieue devient, dans les années 2000, un espace autonome, ancré dans l'héritage Beur mais recentré sur l'exclusion territoriale (Hargreaves, 2014: 2-3). La Marche pour l'égalité (1983) et *La Haine* (1995) en constituent des tournants. Le passage du « je parle pour ma communauté » au « nous parlons pour notre génération » (Cello, 2008) marque une solidarité commune, également soulignée par Tilbe & Civelek (2018). Ce réalisme urbain révèle marginalisation et résistance linguistique (Cello, 2008: 41). Les usages lexicaux *meuf*, *keuf*, *relou* témoignent d'une identité médiatisée (Vašková, 2011). La nouvelle génération, Guène, Djaïdani, Rachedi, Santaki, renouvelle cette esthétique que Vitali (2009) nomme *oralité urbaine*. Vitali (2011) relie ces textes à l'intranquité,

tandis que Thomas (2013) les situe dans un espace transculturel. Charef poursuit cette dynamique dans *Rue des Pâquerettes*, où une langue simple et non argotique révèle l'humanité silencieuse de la banlieue, illustrant le passage de l'ethnicité à une citoyenneté urbaine (Hargreaves, 2014). Ainsi, les littératures Beur et de banlieue redéfinissent l'altérité et la résistance linguistique dans la France contemporaine.

## **2. Approche linguistique des romans Beur et de banlieue**

Dans les romans Beur et de banlieue, le pouvoir transformateur de la langue se manifeste principalement par le Verlan et l'argot. Podhorná-Polická (2010) décrit le Verlan comme un cryptage sociolinguistique inversant la hiérarchie de la langue, devenant un marqueur identitaire pour les jeunes (Podhorná-Polická, 2010: 38-40). Vašková (2011) montre que le français des jeunes, diffusé par Skyrock, s'est imposé comme un répertoire identitaire national. Ces écritures transforment la langue à deux niveaux : lexical (kiffer, wallah, haram, bled) et syntaxique, par des structures courtes et orales reflétant l'oralité urbaine (Vitali, 2009). Cette dynamique est évidente dans *Boumkoeur* (1999) de Djaïdani. À l'inverse, Charef adopte dans *Rue des Pâquerettes* une langue épurée et silencieuse, que Hargreaves (2014) qualifie de réalisme éthique. Le roman devient un texte-pont entre Beur et banlieue, alliant témoignage intime et critique sociale. Comme le souligne Cello (2008), la littérature de banlieue transforme l'écart linguistique en valeur esthétique. Verlan, argot et silence narratif convergent ainsi pour « faire parler l'invisible », révélant l'exclusion spatiale, émotionnelle et identitaire des banlieues postcoloniales.

## **3. Analyse du roman**

### **3.1. Migration et espace : la réalité sociale du bidonville**

Le contexte social de la littérature Beur et de la littérature de banlieue s'est façonné avec la migration maghrébine vers la France à partir des années 1950. Les premières générations de cette migration ont vécu principalement dans des bidonvilles situés dans des zones dépourvues d'infrastructures et isolées, notamment à Nanterre, Gennevilliers, Aubervilliers et La Courneuve. Hargreaves résume cette situation ainsi : « Les familles maghrébines vivaient souvent dans des conditions de relégation physique et symbolique ; leurs habitations précaires, les bidonvilles, incarnaient la marginalité sociale » (2014: 3). Ces espaces sont à la fois des lieux d'habitation et les terrains où se matérialisent l'exclusion sociale et l'invisibilité. Dans le cadre du modèle de déculturation/re-culturation de Tilbe (2021), ces espaces deviennent des lieux de reproduction de la mémoire culturelle et de la résistance. Cello définit également la caractéristique commune des romans de banlieue comme « l'exploration du réel urbain et la mise en scène de la relégation » (2008 : 40).

#### **3.1.1. La texture spatiale du roman : le bidonville de Nanterre**

Le roman *Rue des Pâquerettes* de Charef rend visible la réalité historique des bidonvilles à travers un témoignage intérieur. Le narrateur, un jeune enfant vivant dans celui de Nanterre, décrit un espace qui prend valeur de document sociologique : « L'eau gèle dans les bassines. La boue colle aux chaussures. On a toujours froid. » (12). Ces images évoquent la misère et l'oubli social. L'espace fonctionne comme un non-lieu (Augé, 1992), et des motifs récurrents, boue, froid, fumée, traduisent l'invisibilité de ses habitants. Comme dans *Le Gone du Chaâba* de Begag, les lieux marginalisés deviennent des espaces de témoignage silencieux (Reeck, 2012: 125),

mais Charef les décrit sans pathos, par des observations sobres. Le roman matérialise également le thème Beur de la double appartenance. La « maison » renvoie au monde familial arabe, marqué par l'autorité paternelle et le silence maternel, tandis que l'extérieur représente la société française : école, institutions, mairie. Ce passage constant entre deux sphères crée un conflit linguistique et psychologique. Le narrateur confie : « À l'école, je parle moins... À la maison, je ne parle pas non plus. » (25). Cette absence de mots illustre l'état d'*intranger* défini par Vitali (2011: 8), étranger dans sa propre langue. Ainsi, le bidonville devient un espace identitaire intermédiaire. La brièveté des phrases reflète l'étroitesse de l'espace. La langue de Charef, simple et silencieuse, rejoint la notion de « littérature naturelle » de Sebkhî (1999: 3). Il ne poétise pas la pauvreté ; il en écrit le silence. « Le soir, je regarde le ciel... J'imagine un autre monde » (Charef, 2018: 54) : cette simplicité transforme le silence en profondeur esthétique et en forme de résistance. L'espace du bidonville est aussi une allégorie de la mémoire postcoloniale française. Cello (2008: 43) définit ces lieux comme des territoires de l'identité blessée ; les enfants y restent distants des valeurs républicaines comme des traditions parentales. Hargreaves (2014: 5) parle d'une « topographie du désenchantement ». Chez Charef, cette topographie prend une dimension enfantine où l'imagination sert de contrepoids à la misère. « Je rêve d'une rue sans boue... » (Charef, 2018: 103) devient un désir de purification sociale autant que linguistique. Ainsi, le bidonville n'est pas seulement le lieu de l'exclusion, mais celui de la lutte pour rester humain. L'espace incarne simultanément pauvreté et espoir, exclusion et dignité. L'écriture de Charef unit l'héritage testimonial de la littérature Beur au réalisme social de la littérature de banlieue. Comme l'affirme Vitali: « Charef ne raconte pas la misère pour la dénoncer, mais pour la reconnaître dans sa dignité » (2009: 178).

### 3.2. Le narrateur enfant et le témoignage invisible

La plupart des romans Beur et de banlieue construisent le témoignage à travers la voix d'un narrateur adulte à la première personne, mais *Rue des Pâquerettes* rompt avec cette tradition. Charef rend visibles l'identité immigrée et la pauvreté à travers un narrateur enfant. De même, le narrateur enfant de Begag (Tilbe & Topaloğlu, 2023; Tilbe & Topaloğlu, 2025) est le témoin silencieux de l'identité culturelle. Ce choix n'est pas seulement esthétique ; la voix de l'enfant, à la fois victime et témoin de l'exclusion, produit une nouvelle perspective. Dès l'ouverture du roman, le silence du narrateur est déterminant : « Je ne parle pas beaucoup. À la maison, on se tait. Dehors, on n'a pas grand-chose à dire. » (Charef, 2018: 18) Cette courte phrase résume toute la poétique de Charef : le silence devient la langue de l'existence. Sebkhî (1999: 3), en définissant la littérature Beur, qualifie ce silence d'« expression des marges sans éloquence », c'est-à-dire une littérature du non-dit plutôt que du discours. Le narrateur enfant de Charef représente la forme la plus pure de cette littérature silencieuse. Il ne recourt pas aux grandes ressources du langage pour expliquer son monde, mais à des observations simples : « Je regarde la cour. Les murs sont sales. Les enfants rient sans raison. Moi, je les regarde. » (Charef, 2018: 22) Ce regard n'est ni romantique ni dramatique. Dans ce regard, il n'y a que le témoignage.

Le témoignage de l'enfant est à la fois un récit individuel et le miroir d'un silence social. Dans *Rue des Pâquerettes*, l'acte de voir équivaut à l'incapacité de parler. Le narrateur observe tout, mais ne le verbalise pas. Cette stratégie correspond à la définition de l'*intranger* de Vitali: « L'*intranger* vit dans le pays des mots, mais

sans droit de parole » (2011: 8). L'enfant vit donc dans la langue, mais n'en est pas le propriétaire. Cette apatridie linguistique est le destin commun de l'identité immigrée et de l'enfance. La scène du milieu du roman illustre clairement cette situation : « Le maître me demande de lire. Ma bouche ne bouge pas. Les lettres dansent sur le papier » (47). Cette scène ne montre pas seulement une difficulté de lecture, mais un silence culturel. La langue n'appartient pas à l'enfant ; le français reste encore la langue de l'autre. Hargreaves explique cette situation comme « la fracture linguistique entre l'école et la maison » (2014: 5). La rupture entre l'arabe parlé à la maison et le français enseigné à l'école conduit à une scission identitaire. Ainsi, le narrateur enfant est à la fois élève et étranger. Son silence n'est pas un manque, mais une forme de résistance: une expression plurielle face à la voix unique du système éducatif français.

Le narrateur enfant de Charef diffère de l'observateur du réalisme classique. Son regard n'est pas naïf, mais révélateur. Cello (2008: 42) souligne que, dans les romans Beurs, le regard de l'enfant assume la fonction de la lucidité de l'innocence. Il voit la réalité de manière plus nue que les adultes, mais sans la transformer en un discours idéologique. Au milieu du roman, lorsqu'il observe les mains de sa mère, le narrateur dit : « Les mains de ma mère sont vieilles, même quand elle rit » (62). La simplicité émotionnelle de cette phrase reflète l'essence du choix esthétique de Charef: « ne pas dire est plus fort que montrer ». Vitali définit cette caractéristique de la littérature Beur comme le témoignage sans rhétorique (2009 : 176). La voix enfantine de Charef est la forme la plus sincère de cette absence de rhétorique. Il ne dramatise pas le traumatisme ; il le vit, l'observe et le porte en silence. Ainsi, *Rue des Pâquerettes* transforme la colère du roman Beur en une sérénité silencieuse.

Le roman aborde le thème de l'enfance à la fois comme innocence et comme épistémologie de l'exclusion sociale. Le narrateur du roman est conscient de la discrimination institutionnelle en France ; mais il la vit non pas dans un langage conceptuel, mais dans celui des expériences quotidiennes : « Les autres enfants rentrent chez eux après l'école. Nous, on rentre au bidonville » (Charef, 2018: 38). Cette phrase exprime de la manière la plus simple la distance entre «nous» et «eux». Hargreaves (2014: 6) désigne cette situation comme la conscience de l'exil intérieur. Ce n'est donc plus une migration géographique, mais un exil intérieur.

Dans ce contexte, la langue du narrateur enfant transporte le récit identitaire de la littérature Beur vers un nouveau plan : elle transforme la colère politique des adultes en une conscience silencieuse des enfants. Sebkhî (1999: 4) la définit comme la naissance d'une parole légitime par la fragilité. Au fil du roman, la voix du narrateur enfant mûrit, mais garde son silence : « Je n'ai pas de colère. Juste un poids dans la poitrine » (105). Cette phrase représente l'essence du récit de Charef : une quête de justice sans colère. Elle élève la forme initiale du témoignage Beur à une maturité linguistique. Vitali (2011: 12) affirme que, dans ce type de récits, la langue acquiert désormais une fonction affective et mémorielle. Autrement dit, la langue n'est plus seulement un moyen d'expression, mais une forme de souvenir. Dans ce contexte, *Rue des Pâquerettes* se situe comme un exemple de mémoire sociale écrite à la voix de l'enfance dans la transition entre le roman Beur et le roman de banlieue. La langue de l'enfant transforme l'invisibilité en conscience. Le narrateur enfant de Charef reformule la langue de l'exclusion : une voix qui ne parle pas mais qui voit, sans colère, mais consciente. Ce narrateur redéfinit le concept de témoignage, thème fondateur de la littérature Beur, en lui donnant une profondeur nouvelle. Ainsi, *Rue*

*des Pâquerettes* conçoit le narrateur enfant comme un instrument littéraire et un producteur de vérité sociale.

### **3.3. Langue, éducation et quête d'appartenance**

*Rue des Pâquerettes*, place au centre le thème de l'appartenance linguistique, l'un des problèmes communs à la littérature Beur et à la littérature de banlieue. Tout au long du roman, la langue est à la fois un espace de libération et d'exclusion. À mesure que l'enfant narrateur s'intègre dans le système éducatif français, il comprend que la langue qu'il parle ne le rend pas visible : « À l'école, je lis, j'écris, mais les mots ne sont pas les miens. » (45). Cette expression rappelle directement le concept d'*intranger linguistique* de Vitali : « L'intranger écrit dans une langue apprise, non héritée ; il parle français mais sans en posséder la mémoire » (2011: 7). Dans ce contexte, le français est, pour le narrateur enfant du roman, à la fois la langue de la visibilité publique et l'instrument du silence intime. L'enfant parle français à l'école mais reste silencieux à la maison. Cette dualité se manifeste, selon la définition d'Hargreaves (2014: 5), comme une fracture linguistique entre l'école et la maison. La tension linguistique, observée chez la plupart des écrivains Beurs, n'est pas seulement communicationnelle, mais ontologique : l'individu tente de construire une identité entre deux langues, sans appartenir pleinement ni à l'une ni à l'autre.

Tout au long du roman, l'espace scolaire devient la scène de la contradiction entre le discours des valeurs universelles de la société française et la réalité migratoire. Cette situation représente la forme mûrie du conflit linguistique identifié par Tilbe & Topaloğlu (2024) dans le premier roman de Charef. La figure de l'instituteur, bien qu'elle semble incarner l'intégration, est en même temps l'instrument de l'assimilation. Dans une scène du roman, le narrateur dit : « Le maître me dit qu'ici tout le monde est pareil. Mais je vois bien que non » (48). Cette prise de conscience marque le moment où l'enfant perçoit son altérité à travers la langue. Cello (2008: 44) affirme que, dans les romans Beurs et de banlieue, l'école fonctionne comme la fabrique de l'inégalité républicaine. Autrement dit, l'école promet officiellement l'égalité, mais elle devient, pour les enfants au faible capital culturel, un lieu institutionnel de production de l'échec. Sebkhî (1999: 2) explique également cette mutité institutionnelle de la littérature Beur sous la forme d'une double illégitimité : la première au sein de l'institution littéraire, la seconde au sein de l'institution éducative. Dans *Rue des Pâquerettes*, cette illégitimité se matérialise sous forme de silence : l'enfant ne parle pas, mais comprend. C'est la transformation du silence en une forme de résistance.

#### **3.3.1. La valeur de la langue comme capital social**

Dans l'univers du roman, le français est perçu comme une clé de classe sociale. Cette situation, comme dans les récits migratoires étudiés par Tilbe & Tilbe (2019) dans le cadre de l'approche de la (dé)culturation, montre que la langue produit à la fois visibilité et aliénation. Pour le père de l'enfant, la langue signifie trouver un emploi, parler avec l'État ou comprendre un contrat de location ; pour l'enfant, elle signifie être reconnu. La scène au milieu du roman l'illustre clairement : « Papa ne comprend pas les lettres. Alors, c'est moi qui lis les papiers de la mairie » (56). Dans cette scène, l'enfant acquiert un nouveau statut au sein de la famille à travers la langue. Le français touche ainsi à la fois à l'identité nationale et aux relations de pouvoir intergénérationnelles. Goudaillier explique ce type de transformation linguistique par

le concept de contre-légitimité linguistique : « Le français des cités n'est pas un rejet du français, mais une réappropriation du pouvoir symbolique par ceux qui en ont été exclus » (2002: 14). Le narrateur de Charef vit lui aussi ce processus de réappropriation : il transforme la langue sans la briser, il l'intériorise silencieusement. Ainsi, dans *Rue des Pâquerettes*, le français n'est pas un héritage colonial, mais un instrument de subjectivation.

Dans les chapitres suivants du roman, l'acte de lecture et d'écriture devient pour l'enfant un symbole de libération de l'espace physique : « Je lis sans suivre les mots avec mon doigt. C'est comme si j'étais ailleurs » (73). Cette phrase montre la fonction salvatrice de la lecture. La langue extrait l'enfant de la boue du bidonville ; les mots deviennent la forme préliminaire de la liberté. Vitali définit cette transformation chez les écrivains Beurs comme l'émancipation scripturale (2009: 176). L'écriture, dans ce contexte, fait du français à la fois une langue d'éducation et un espace d'existence de soi. À ce point, la simplicité du style de Charef prend tout son sens. Il n'y a ni Verlan ni argot ; cette absence n'est pas un manque, mais un choix d'usage linguistique. Sebkhî l'explique par la métaphore de la langue des tripes : une expression directe, sans ornement, honnête (1999: 4). *Rue des Pâquerettes* concrétise cette conception de la langue à travers la voix du narrateur enfant. À la fin du roman, le narrateur maîtrise désormais la langue avec fluidité, mais l'appartenance demeure incomplète : « Je parle bien français maintenant, mais je ne sais pas d'où je viens » (118). Cette phrase résume l'essence de la littérature Beur : le français offre la visibilité mais efface les racines. Hargreaves définit cette dualité comme le paradoxe identitaire du Beur (2014: 8). La langue que parle l'enfant lui confère une nouvelle place, mais cette place demeure celle des autres. En fin de compte, la langue n'est ni purement libératrice ni totalement oppressive. Elle constitue l'espace intermédiaire de l'identité, l'entre-deux linguistique (Vitali, 2011: 12). Le jeune héros de Charef se tient au centre de cet espace : il parle mais reste silencieux, apprend mais s'aliène, s'attache à l'écriture mais perd ses racines. *Rue des Pâquerettes* redéfinit la fonction de la langue dans les romans Beurs et de banlieue. Le narrateur enfant de Charef expérimente le français comme une forme d'identité apprise. Ce processus évolue sur une ligne fine entre adaptation linguistique et perte culturelle. Le roman montre que la langue construit une identité intermédiaire, mais que cette identité porte aussi un prix silencieux. Ainsi, la langue acquiert une double signification : d'un côté la libération, de l'autre la diminution. Le français est à la fois la maison et l'exil du protagoniste.

### 3.4. Famille, morale et solidarité sociale

*Rue des Pâquerettes* aborde l'expérience migratoire comme un microcosme familial plutôt qu'un récit individuel. La famille y est à la fois refuge et source de contrainte. Le narrateur grandit entre l'autorité silencieuse du père et la résistance muette de la mère : « Papa ne parle pas beaucoup... Maman parle avec les yeux » (31). Le père incarne l'immigré ouvrier postcolonial, présent physiquement en France mais mentalement au village, tandis que la mère représente la mémoire silencieuse et l'endurance émotionnelle. Vitali décrit cette figure maternelle comme « gardienne d'une mémoire silencieuse » (2011: 10). Le silence maternel devient pour l'enfant un mode de transmission morale. Le père, quant à lui, porte la pauvreté et la perte de dignité : « Les mains pleines de boue... Il ne se plaint jamais » (27). Cette figure correspond au « père déchu », identifié par Hargreaves non comme effondrement

patriarcal mais comme impuissance masculine dans le contexte postcolonial (2014: 7). L'enfant comprend la souffrance du père davantage que son autorité, ce qui fonde le noyau moral du roman. La mère incarne une « éthique du silence maternel » (Sebkhi, 1999: 4). Sa morale ne passe pas par la parole mais par le regard : « Quand Maman me regarde, j'ai honte de mentir » (Charef, 2018: 84). Tilbe (2021) et Tilbe & Civelek (2018) interprètent ce silence comme une résistance culturelle et une phase de conciliation identitaire. La mère, à la fois mémoire de l'Algérie et résilience en France, représente un centre de solidarité : « Les femmes partagent le pain, un sourire » (66). La pauvreté, dans le roman, est portée avec dignité : « On n'a pas grand-chose, mais on ne vole pas » (79). Ce principe correspond au « réalisme moral » évoqué par Cello (2008: 46) et à la « dignité ordinaire » définie par Thomas (2013: 185). Les relations de voisinage deviennent un espace de résistance collective : « Tout le monde aide à réparer les toits » (52). Vitali qualifie ces scènes d'« éthique communautaire » (2009: 178), où l'entraide précède la morale individuelle. Ainsi, la famille apparaît comme un espace d'appartenance et une école éthique : la mère incarne le silence, le père - l'honneur, l'enfant - la conscience. À travers ces figures, Charef réaffirme les valeurs fondatrices des littératures Beur et de banlieue, solidarité, patience et silence. *Rue des Pâquerettes* transforme la critique sociale en une réflexion morale, montrant que même dans la pauvreté la dignité demeure : « Charef ne moralise pas la misère ; il la rend humaine » (Vitali, 2009: 179).

### 3.5. Exclusion et résistance silencieuse

Dans *Rue des Pâquerettes*, l'exclusion est à la fois une forme de privation économique et d'invisibilité existentielle. À chaque page du roman, les thèmes de la négation, de l'invisibilité et de l'absence de parole se répètent. Tilbe & Topaloğlu (2020) interprètent cette invisibilité linguistique comme la transformation de la contre-légitimité dans le discours Beur en un silence éthique. Le narrateur résume cela depuis son univers d'enfant : « Les gens de la ville ne viennent jamais ici. Ils disent que c'est dangereux » (59). Cette phrase est la projection, dans la conscience de l'enfant, de la ségrégation spatiale en France. La banlieue reste, à la fois physiquement et symboliquement, en dehors de l'imaginaire urbain français. Hargreaves définit cette situation comme la ségrégation invisible : l'exclusion se perpétue non par la loi, mais par le regard (2014: 6). Ainsi, le narrateur enfant de Charef vit non pas dans un espace marginalisé, mais dans un univers perceptif exclu.

Dans le roman de Charef, le silence est à la fois la langue de la répression et celle de la résistance. Le narrateur se tait constamment, mais ce silence n'est pas passif; il est l'expression d'une posture morale : « Je n'ai rien dit, parce que parler, c'est inutile » (91). Dans cette phrase, « parler, c'est inutile » constitue la forme silencieuse de la conscience et de la transformation de l'exclusion. Sebkhi définit ce type de silence dans de tels récits comme une esthétique du non-dit (1999: 3). Charef fait du mutisme de son héros non un manque, mais une sagesse éthique. Cette forme de silence se distingue du ton colérique de la littérature Beur. Vitali souligne cette différence : « Chez Charef, la résistance ne crie pas ; elle endure » (2009: 179). La résistance ne crie pas ; elle supporte. Cette endurance n'est pas passivité, mais patience morale. Le pouvoir d'observation de l'enfant remplace la critique sociale : il voit, il comprend, mais il ne parle pas haut.

Tout au long du roman, la relation du narrateur avec le français représente une autre face de l'exclusion. L'enfant vit à l'intérieur de la langue, mais n'en est pas le

propriétaire : « Je comprends les mots, mais parfois, ils me glissent des mains » (63). Cette phrase montre concrètement que la langue est un espace instable. Goudaillier définit cette aliénation linguistique comme dépossession linguistique : les mots n'appartiennent pas à celui qui parle, ils parlent à travers lui (2002: 16). Dans ce cas, le français cesse d'être un instrument d'assimilation pour devenir la voix d'une identité fragile. La langue du narrateur n'est pas parfaite, mais cette imperfection est un choix esthétique. Podhorná-Polická interprète ces ruptures discursives de la langue des banlieues comme une stratégie identitaire (2010: 38). Charef place cette fracture non dans la langue elle-même, mais dans le rythme du silence.

Le bidonville de Nanterre, cadre du roman, est le centre silencieux de l'exclusion et de la résistance : « Même dans la boue, les enfants jouent » (53). Le verbe « joue » dans cette phrase représente la forme silencieuse de l'espoir. Même au milieu de la boue, la vie continue ; c'est le message éthique commun aux romans de banlieue. Cello qualifie de telles scènes de réalisme de la dignité (2008: 46). Le roman de Charef porte un optimisme rare dans la littérature Beur : l'exclusion conduit non à la tragédie, mais à la solidarité. Les liens simples, voisinage, maternité, enfance, forment un réseau de résistance silencieuse. Thomas appelle cette dimension de la littérature Beur et de la littérature de banlieue une poétique de la coexistence (2013: 186). Dans *Rue des Pâquerettes*, la résistance silencieuse consiste précisément en cela: exister sans parler, demeurer exclu sans disparaître.

Vers la fin du roman, la voix intérieure de l'enfant se transforme en une conscience morale : « Je ne veux pas me battre. Je veux juste comprendre » (107). Cette phrase résume la poétique éthique de Charef : résister, ce n'est pas combattre, c'est comprendre. L'auteur remplace la colère de la littérature Beur par une quête silencieuse de justice. Vitali conceptualise cette tendance comme résistance compassionnelle (2011: 12). Ce type de résistance n'est pas idéologique, mais humaine. *Rue des Pâquerettes* transforme le discours politique en une éthique du silence. La dernière phrase du roman couronne cet équilibre éthique : « Je ne veux plus être invisible » (122). Cette parole n'est pas seulement un vœu individuel, mais l'essence même du parcours de la littérature Beur et de la littérature de banlieue. L'enfant silencieux de Charef réclame le droit d'exister, même sans parler.

*Rue des Pâquerettes* n'exprime pas l'exclusion par des slogans ou par la rhétorique. Charef transforme l'invisibilité en une scène éthique : la langue de ceux qui ne peuvent pas parler est le silence ; le mutisme devient une forme de témoignage. Dans ce contexte, le roman unit la lutte identitaire de la littérature Beur à la conscience sociale de la littérature de banlieue. Cette union fait naître le concept de résistance silencieuse : ni colère ni résignation, mais conscience humaine. « Charef transforme le silence en acte moral » (Vitali, 2009: 180).

#### 4. Discussion

*Rue des Pâquerettes* marque le passage de la littérature Beur à la littérature urbaine non par une rupture formelle, mais par une évolution éthique. Le narrateur enfant de Charef prolonge la thématique Beur de la double appartenance, mais il l'exprime non par la colère adulte, mais plutôt par une conscience enfantine fondée sur le silence. Charef renouvelle ainsi la tradition testimoniale en proposant une épistémologie du silence. Si, comme l'indique Hargreaves, les premiers écrivains Beurs furent considérés comme des « sociologues malgré eux » (2014: 3), *Rue des Pâquerettes* dépasse la simple observation sociale pour atteindre une profondeur

morale, relevant du « réalisme moral » décrit par Cello (2008: 46). Là où les romans Beurs des années 1980 exprimaient une colère identitaire, Charef transforme cette colère en résistance silencieuse et en simplicité narrative.

La langue devient dans ce cadre un lieu central. En se distanciant du Verlan, de l'argot et du français hybride, Charef crée une nouvelle forme de légitimité linguistique : non une langue de rupture, mais une langue de retenue. Sebkhî (1999: 2) évoquait la double illégitimité des écrivains Beurs ; Charef la dépasse par un français simple et standard, relevant de la « littérature de résistance compassionnelle » (Vitali, 2009: 179). Ici, le silence n'est plus exclusion, mais maturité. Le roman transpose également la dualité spatiale caractéristique de la littérature Beur dans un réalisme urbain : le bidonville de Nanterre devient archive postcoloniale (Thomas, 2013: 186) et espace d'épreuve humaine. Le narrateur enfant, « conscience qui voit » plutôt que qui parle, incarne cette dimension morale : « Je veux juste comprendre » (107). Cette posture rejoint la « pédagogie de la compassion » évoquée par Vitali (2011: 12), faisant du témoignage non une technique, mais une pratique éthique. Ainsi, *Rue des Pâquerettes* universalise l'expérience locale. Le silence devient langage, la banlieue devient question éthique : « Comment voir l'invisible ? » La dernière phrase, « Je ne veux plus être invisible » (122), résume l'héritage Beur et banlieusard : non le droit de parler, mais le droit d'exister. Comme l'affirme Hargreaves, ces textes parlent moins de la France des immigrés que de l'humanité tout court (2014: 9). Charef propose donc une poétique morale fondée sur la dignité et la résistance silencieuse.

### **Conclusion générale**

*Rue des Pâquerettes* peut être considérée comme le point culminant éthique d'un long parcours littéraire allant de la littérature Beur à la littérature de banlieue. Les récits migratoires inaugurés dans les années 1980 avec les romans Beur se sont d'abord construits autour des thèmes de l'identité, de la colère et de l'appartenance, marquant la tentative des générations postcoloniales de définir leur place en France. Cependant, le roman de Charef réinterprète ces thèmes : la colère cède la place à une conscience silencieuse, la quête identitaire se transforme en témoignage éthique, et la complexité linguistique devient une simplicité sincère. Le roman, à travers les yeux d'un narrateur enfant, écrit l'histoire silencieuse d'un monde invisible : celle du bidonville dans les banlieues françaises. Ce narrateur devient la voix de ceux qui ne peuvent pas parler, le témoin de ceux qu'on ne voit pas.

Le roman peut être lu comme un texte charnière qui réinterprète l'héritage idéologique et esthétique de la littérature Beur. Il porte moins la colère de l'exil que la conscience du silence. Charef aborde les thèmes de la migration, de l'exclusion et de la pauvreté non pas à travers un discours politique explicite, mais par les observations sincères d'un enfant. Ainsi, la langue cesse d'être un instrument de protestation sociale pour devenir une forme d'expression éthique tournée vers l'existence, la mémoire et la dignité humaines. La force du roman réside dans sa capacité à dépasser les frontières de l'identité qu'il représente. La caractéristique essentielle de la littérature Beur, la « double appartenance », n'est plus ici un conflit identitaire, mais une conscience de la pluralité humaine. Le silence du narrateur enfant reflète à la fois la voix étouffée de la génération immigrée et la solitude existentielle de l'être humain. En transformant ce silence en choix esthétique, Charef fonde une nouvelle morale linguistique dans la littérature.

Situé au point de passage entre la littérature Beur et la littérature urbaine, le roman propose moins une innovation formelle qu'une posture éthique. L'épuration de la langue, l'intériorité des personnages et la fonction testimoniale de l'espace transforment le roman en une représentation non seulement de la migration, mais de la condition humaine. La banlieue n'y est pas seulement une géographie, mais un lieu de mémoire où se croisent histoire, pauvreté, appartenance et espoir. L'écriture de Charef vise à rendre visible la dignité de l'invisible, sans se limiter à la rhétorique de la victimisation. L'auteur ne dramatise pas l'altérité : il la banalise, car la visibilité trouve désormais son sens dans l'ordinaire. En ce sens, le roman n'offre ni récit héroïque ni tragédie, mais un témoignage silencieux de l'humanité.

*Rue des Pâquerettes* montre qu'il est possible de parler sans bruit, de comprendre sans expliquer, de résister sans se montrer. En fin de compte, cette œuvre dépasse les frontières entre littérature Beur et littérature urbaine pour atteindre un discours éthique universel. Le silence de Charef naît d'une fracture sociale, mais se forme dans une sagesse esthétique. Ce silence est à la fois celui d'une langue et d'une génération : l'expression littéraire du droit de l'homme à exister avec dignité, envers et contre tout<sup>6</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ, Marc, 1992, *Non-Lieux: Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.
- BEGAG, Azouz, 1986, *Le Gone du Chaâba*, Paris, Seuil.
- BENMILOUD, Y, 2003, *Allah Superstar*, Paris, Librairie Générale Française.
- CELLO, Serena, 2011, «Au-delà du roman Beur: La littérature de banlieue», *Quaderni di Palazzo Serra*, 21, pp. 189–211.
- CHAREF, Mehdi, 1983, *Le Thé au harem d'Archibald*, Paris, Mercure de France.
- CHAREF, Mehdi, 2018, *Rue des Pâquerettes*, Paris, Mercure de France.
- CHRAÏBI, Driss, 1955, *Les Boucs*, Paris, Denoël.
- DJAÏDANI, Rachid, 1999, *Boumkœur*, Paris, Seuil.
- EDWARDS, Rachel, 1993, Reviews: Voices from the North African Immigrant Community in France: *Immigration and Identity in Beur Fiction*. By Alec G. Hargreaves. New York and Oxford, Berg, 1991. *Journal of European Studies*, 23(3), 362-363. <https://doi.org/10.1177/004724419302300337> (Original work published 1993)
- GOUDAILLER, Jean-Pierre, 2002, «De l'argot traditionnel au français contemporain des cités», *La linguistique*, 38(1), 5-24. <https://doi.org/10.3917/ling.381.0005>.
- GUÈNE, Faïza, 2004, *Kiffe kiffe demain*, Paris, Hachette Littératures.

---

<sup>6</sup> **Déclaration relative à l'utilisation de l'intelligence artificielle :** Dans le cadre de la rédaction de cet article, des outils d'intelligence artificielle générative (principalement ChatGPT-5, DeepL et, à l'occasion, Grammarly) ont été utilisés afin d'améliorer la cohérence linguistique du texte, de faciliter la révision stylistique et d'harmoniser la mise en forme des références. Leur utilisation est restée strictement limitée à des tâches de soutien rédactionnel et n'a en aucun cas influencé la conception scientifique de l'étude. L'ensemble des choix théoriques, des analyses, des interprétations et de la sélection bibliographique relève exclusivement de la responsabilité académique des auteurs.

- HARGREAVES, Alec G., 2014, «De la littérature 'Beur' à la littérature de 'banlieue': des écrivains en quête de reconnaissance», *Africultures*, 2014/1(97), 144–149. <https://doi.org/10.3917/afcul.097.0144>
- MOKEDDEM, Malika, 1990, *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset.
- PODHORNÁ-POLICKÁ, Alena, 2006, «Les aspects stylistiques de la Verlanisation» (Stylistic aspects of "Verlanisation"), in *Dialogue des cultures: interprétation, traduction*. Praha: Ústav translatologie, Filozofická fakulta Univerzity Karlovy v Praze: 37-62. ISBN 80-7308-147-4.
- RACHEDI, Mabrouck, 2006, *Le Poids d'une âme*, Paris, Éditions Léo Scheer.
- REECK, Laura, 2012, «La littérature Beur et ses suites», *Hommes et migrations*, 120–129, <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1077>.
- SANTAKI, Rachid, 2011, *Les anges s'habillent en caillera*, Paris, Moisson Rouge.
- SEBKHI, Habiba, 1999, « Une "littérature naturelle" : le cas de la littérature Beur ». *Itinéraires et contacts de cultures*, (27), 16-27 ; (consulté le 13/09/2015 sur le site [www.limag.refer.org](http://www.limag.refer.org)).
- TILBE, Ali & TOPALOĞLU, Yusuf, 2024, *Beur Yazını ve Verlan Dili: Çatışma ve Ekin(siz)leşme Yöntembilimi Bağlamında Frankofon Göç(er) Romanı Okumaları*, Günce Yayınları.
- TILBE, Ali & TOPALOĞLU, Yusuf, 2024, Mehdi Charef'in Beur anlatısı *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed*'de göç ve uyum: Çatışma ve kültür(süz)leşme yöntembilimi okuması, *Kafkas Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü Dergisi*, 34, 577–620. <https://doi.org/10.56597/kausbed.1586614>
- TILBE, Ali & TOPALOĞLU, Yusuf, 2023, Azouz Begag'ın Şabalı Çocuk (Le Gone du Chaâba) adlı göç anlatıda dilsel-anlatısal yapı ve izleksel çözümleme, *Söylem: Journal of Philology*, 8(3), 928–950.
- TILBE, Ali, 2021, Göç(er) anlatısı incelemelerinde çatışma ve kültür(süz)leşme yöntembilimi, In TILBE, A. & ATALAY, M. C. (Eds.), *Göç ve Sanat Okumaları-I* (pp. 9–32). Transnational Press London.
- TILBE, Ali & TOPALOĞLU, Yusuf, 2020, Beur yazını ve Verlan dili: Fransa'daki Kuzey Afrika göç(er) söylemi, *Söylem: Journal of Philology*, 5(2), 329–350.
- TILBE, Ali & TILBE, Fethiye, 2019, Zülfü Livaneli'nin Bir Kedi, Bir Adam, Bir Ölüm adlı göç anlatısı: Çatışma ve kültür(süz)leşme yaklaşımı, In T. B. A. TILBE (Ed.), *Göç, Kültür ve Yazın* (pp. 119–154). Transnational Press London.
- TILBE, Ali & CIVELEK, Kamil, 2018, Çatışma ve göç kültürü modeli bağlamında göç anlatısı okuması: Yüksel Pazarkaya'nın Savrulanlar'ı, *Göç Dergisi*, 5(1), 77–106.
- THOMAS, Dominic, 2013, *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française*, Paris, La Découverte.
- VÁŠKOVÁ, Petra, 2011, *Le lexique argotique sur Skyrock: analyse des néologismes en synchronie dynamique (2003 et 2008)* [Magisterská diplomová práce, Masarykova univerzita, Filozofická fakulta]. Brno.
- VITALI, Ilaria, 2009, «De la littérature Beure à la littérature urbaine : le regard des 'Intrangers'», *Nouvelles Études Francophones*, 24(1), 172–183.
- VITALI, Ilaria, 2011, *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature Beur*, Louvain-la-Neuve, Academia–L'Harmattan.
- VITALI, Ilaria, 2011, *Intrangers (II). Littérature beur, de l'écriture à la traduction*, Louvain-La-Neuve, L'Harmattan, Éditions Academia, coll. « Sefar ».